

L'ANTHROPOCÈNE, ET APRÈS ?

Yasmine Attoumane, Janet Biggs, Thierry Boutonnier, Thierry Fontaine, Christiane Geoffroy,
Jean-Claude Jolet, Ali Kazma, Lucy et Jorge Orta, Laurent Tixador

Commissariat : Nathalie Gonthier et Paul Ardenne

Exposition présentée au BANYAN à la Cité des Arts de La Réunion
Du 7 novembre 2020 au 16 janvier 2021.

Entrée libre et gratuite du mardi au samedi de 10h à 18h.



- www.citedesarts.re
- contact@citedesarts.re
- 02 62 92 09 90 - 23 rue Léopold Rambaud
- 97490 Sainte-Clotilde

L'ANTHROPOCÈNE, ET APRÈS ?

Yasmine Attoumane, Janet Biggs, Thierry Boutonnier, Thierry Fontaine, Christiane Geoffroy,
Jean-Claude Jolet, Ali Kazma, Lucy et Jorge Orta, Laurent Tixador

Le désordre écologique, avec l'avènement de l'« anthropocène », est en route. Cette ère de la vie de notre Terre où les effets de l'activité humaine affectent celle-ci, en surface et dans l'atmosphère, plus que l'action naturelle, est lourde de menaces pour la survie des espèces, dont la nôtre.

Intensifier la prise de conscience environnementale est aussi l'affaire de l'art. L'exposition « L'anthropocène et après », dans cet esprit volontariste, présente à la Cité des Arts les travaux de neuf artistes plasticiens réunionnais et internationaux en rapport avec cette question devenue globale : que faire d'une Planète aux abois et dont l'offre écologique se délite ? Les artistes invités dans cette exposition, conscients de l'urgence d'une réplique « verte », s'engagent et instituent de nouvelles normes d'expression, d'essence écologique.

S'agit-il, artiste, de témoigner d'un malaise, d'agir pour corriger, d'imaginer la réparation, avec en ligne de mire un monde paradisiaque, de craindre un futur prochain dystopique et invivable ? Les réponses apportées, diverses, se moulent dans des formes plasticiennes variées, évoquant nostalgie de type « solastalgie » (le paradis terrestre perdu), esprit de résistance ou recherches de solutions. Le but est de changer les mentalités, de refonder l'alliance avec la Terre, jusqu'à nouvel ordre notre unique zone d'habitat possible, de témoigner avec lucidité des rigueurs de l'anthropocène et de ses enjeux. L'esthétique se fait éthique.

UNE EXPOSITION COMME UN SIGNAL D'ALERTE

La conscience écologique naît au 19^e siècle avec pour toile de fond la Révolution industrielle. L'on s'inquiète bientôt de la pollution que causent l'exploitation du charbon puis du pétrole, l'industrialisation galopante ou encore la chimie appliquée, autant de puissants facteurs d'intoxication atmosphérique et de dégradation des sols et des espaces aqueux.

Cette attention aux questions environnementales s'accroît avec le 20^e siècle, qui accélère l'avènement de l'« anthropocène », cette période où l'humain prend un pouvoir exorbitant et destructeur sur les écosystèmes. L'heure est à un productivisme qu'emballe l'avènement, en Occident puis partout, de sociétés de « consommation pour lesquelles surexploitation des ressources et gaspillage sont la règle. Cette situation dégradée engendre une réplique écologique soutenue, institutionnelle (Journée de la Terre, chaque 22 avril à partir de 1970) ou militante (« écologie politique », création de Greenpeace en 1971). Un combat généralisé s'engage pour la survie des écosystèmes terrestres.

L'ART SE MOBILISE

Tous les domaines de la création artistique, depuis la seconde moitié du 20^e siècle, expriment en matière écologique une prise de conscience inquiète. Pas question de ne pas

réagir à la destruction parfois planifiée – pour des raisons économiques, plus que toutes autres – de l'environnement. Les artistes, comme quiconque, sont des individus « concernés ». Ils s'associent logiquement à la lutte pour un meilleur avenir environnemental.

Le cinéma et la bande dessinée réagissent les premiers, le monde du théâtre et de la musique, plus lentement, et les arts plastiques, pour leur part, avec énergie mais dans un incontestable isolement. En 1943, l'artiste nippo-américain Isamu Noguchi crée une petite sculpture de bronze représentant, posée à l'horizontale sur une tablette, la surface scarifiée de ce qui semble être un sol terrestre. Intitulée *This Tortured Earth* « Cette Terre torturée », cet artefact pourrait bien être la première « éco-œuvre d'art » proprement dite. Beaucoup d'autres le suivront, sous la forme d'un art dit « écologique » – on parle aussi d'« éco-art », d'« anthropocén'art ».

Au vu de la crise environnementale, un réflexe usuel de l'artiste est de témoigner. C'est là l'esprit des deux vidéos que présente dans l'exposition **Christiane Geoffroy**, *La Vie de Callista* et *Regards blancs*. Dans le premier cas, l'artiste nous montre laconiquement un ours jouer avec un vieux pneu. Dans le second cas, les images se focalisent sur une équipée nocturne où apparaissent des animaux sauvages devenus spectraux, filmés à la caméra infra-rouge, présents mais comme désincarnés. La métaphore d'un monde qui s'en va est patente. Ce monde qui est notre monde, qui nous a été donné sous l'espèce d'une nature prodigue ? Le voilà qui échappe de plus en plus aux animaux dont l'espace vital, pour cause d'omniprésence humaine, se restreint comme peau de chagrin. Et qui échappe aussi à nous autres humains, qui sommes en passe de le dévitaliser. Ce monde sauvage toujours plus absent est au cœur, encore, de l'insolite *Symphony For Absent Life* que nous proposent **Lucy et Jorge Orta**. Des humains errent dans les montagnes boisées du Canada occidental, en quête d'animaux qui ont disparu. Ces curieux promeneurs portent des masques à l'effigie des animaux ayant déserté la place, des créatures dont on pressent l'importance factuelle et symbolique. Faute de les y retrouver, ces humains désemparés (nous ?) forment un orchestre restituant au moyen d'appeaux leurs cris, leurs chants, qui ne peuplent plus l'écosystème.

Tout ici-bas, en matière de modes de vie, change sans cesse mais convenons que tout change plus vite encore sous les coups de butoir de l'économie mondialisée. **Janet Biggs**, avec *Point of No Return* « Point de non-retour », en rend compte d'une manière aussi poétique que navrée. L'artiste s'en rendue avec sa caméra le long d'une des vieilles Routes de la Soie, aux confins de la Chine. Elle y suit une des dernières caravanes encore en activité. En celle-ci, le lien entre l'humain et l'animal (le chameau, en l'occurrence), est congénital, il scelle un rapport de réciprocité : l'animal sert l'homme et l'homme protège l'animal. Ce monde en voie de complète déshérence, qui pâtit mortellement des coups portés par le progrès technique (nouvelles autoroutes, nouveaux moyens de transport plus rapides et moins onéreux), ne connaîtra pas de résurrection.

LE TEMPS DES REGRETS ?

Par le terme de « solastalgie », un mot composé des termes *solace*, l'idée de plénitude, et du suffixe *-algie*, qui exprime le sentiment douloureux, le philosophe australien Glenn Albrecht met sémantiquement en forme, une forme très actuelle de déterritorialisation. Celle-ci se nourrit de ce malaise : nous n'aurions plus de lieu où vivre heureux. Ce malaise, la solastalgie,

nous le ressentons tous à présent de manière intime, dans nos têtes comme dans nos chairs. La Terre ? Mais nous la perdons. Et, la perdant, nous perdons notre demeure. Notre destin est dorénavant de devoir exister avec la nostalgie d'un environnement accueillant, où trouver notre place naturellement, décidément plus à notre portée.

Cet esprit de solastagie parfois scandé par une dépression légitime, ce sentiment d'une perte, d'un recul de la relation amicale au monde sont perceptibles dans les images que **Yasmine Attoumane** nous ramène de Magagascar, l'île rouge. Elle observe avec acuité l'effritement de ces paysages anthropisés. La transformation des terres due à l'action humaine montre l'effacement de la nature et interroge la mémoire des lieux et du territoire. Ses séries photographiques ont été réalisées au nord ouest de la grande île, dans la province de Majunga. Elle est revenue sur les pas de son enfance, à Boanamary, petit village de pêcheurs et de paysans, pour tenter de retrouver le goût nostalgique d'une survivance. De même pour **Jean-Claude Jolet**, artiste réunionnais lui aussi dont les sculptures mettent en scène une rupture relationnelle. Une valise, sur un piédestal, voit son flanc pris dans un épais système racinaire. Le titre de l'œuvre, *Stayin' Alive*, « rester vivant », en dit long malgré son laconisme. Rester vivant, à La Réunion comme en de nombreux endroits sur notre Terre, c'est peut-être se condamner à perdre ses racines. C'est peut-être devoir émigrer, rejoindre l'immense cohorte des déplacés climatiques, de plus en plus nombreux.

Thierry Fontaine conçoit ses images en observant les mouvements et les brassages qui s'opèrent dans nos sociétés. Ce sont nos modèles culturels et sociétaux qui l'intéressent. Dans ce monde globalisé, les déplacements entraînent des échanges et des croisements. Ils se juxtaposent, se superposent, s'influencent, s'entremêlent jusqu'à se mixer et créer des hybridations et des métissages. Ces contacts permanents, ces frottements, altèrent les modèles établis. Les mutations et les changements provoquent des interrogations, des incompréhensions et des conflits. Les images qu'il construit sont des paysages poétiques dont la dimension fictionnelle nous interroge et nous provoque encore et toujours.

RÉAGIR

Le vidéaste turc **Ali Kazma**, avec *Safe*, nous parle d'un présent inquiet mais qui a pris la mesure de la situation écologique et de sa gravité. L'artiste s'est rendu à Svalbard, en zone Arctique, il nous y présente en quelques minutes le Svalbard Global Seed Vault, ce formidable stockage de centaines de milliers de graines végétales situé à l'écart de tout, dans une des îles norvégiennes du Spitzberg. Pourquoi cette structure existe-t-elle ? Au cas où le collapse, l'effondrement se produiraient. Au cas aussi où la prolifération des OGM, qui profite toujours aux seules espèces végétales rentables, aurait pour effet de faire diminuer jusqu'à un seuil intolérable la biodiversité.

L'artiste lyonnais **Thierry Boutonnier**, pour sa part, nous propose avec *Sugar Killer* une large réflexion autour du sucre et sa consommation. L'artiste, dans ce cas, ne se contente pas de décrire. Il expérimente, il se met au travail avec des personnes vivantes, en l'occurrence des écoliers. Ce travail artistico-scientifico-pédagogique au sein d'un collège a pour visée d'articuler, de rendre perceptibles les liens entre représentation et alimentation. Inciter à un changement des habitudes alimentaires est opportun si celles-ci se montrent nocives pour l'humain (obésité, maladies cardio-vasculaires) et pour le monde agricole (monoculture de la

canne à sucre ou de la betterave). Cette proximité au réel, au quotidien, à la vie telle qu'on la vit se retrouve dans l'enquête menée par le Nantais **Laurent Tixador**, curieux aventurier qui s'égaré jusqu'au creux sauvage de l'île d'Ouessant y recense les traces destructrices résultant de l'occupation humaine. Des petites choses pas forcément visibles mais dont l'accumulation finit par abîmer l'écosystème, par le requalifier en zone passée sous le contrôle de l'humain. Des petites choses, notons-le, que l'expert en survivalisme qu'est Laurent Tixador va recycler intelligemment. Faire de l'électricité, concevoir des éléments de mobilier avec des déchets glanés çà et là ? Pas de problème, l'artiste sait faire, il est prêt pour le collapse, l'effondrement, et le voici disponible pour nous montrer comment survivre le cas échéant et le moment venu. L'art, dans ce cas, se fait contextuel, l'artiste s'attache à opérer en fonction de la réalité telle qu'elle se donne cours, sans fard, sans pulsion cosmétique.

UN PEU DE VERTU, FAUTE D'ASSEZ DE VERTU

L'artiste « vert » a à cœur, non l'illusion que l'on peut sauver le monde avec des créations nées d'abord de son imaginaire mais, en espérant qu'il soit contagieux, le principe même de l'exemplarité, de la position pionnière et pédagogique. Le monde ne sera pas sauvé sans volonté, sans un véritable travail de fond mais aussi de reprise en mains des représentations. Penser la durabilité environnementale implique que l'on remoule notre conception des choses. Les « récits », comme y insiste le militant écologiste Cyril Dion, s'avèrent à ce titre aussi importants que les gestes, il s'agit donc instamment de réarmer notre mental pour l'écologie.

L'art dit « écologique » – une désignation délicate à spécifier et borner, parce que protéiforme et mutante – avoue un amour de la nature intouchée. Il exprime encore une indéniable nostalgie pour l'origine voire pose volontiers le postulat que l'humain est partie intégrante, et non séparée, de la nature. Comme l'a écrit le poète Aimé Césaire « *En nous l'homme de tous les temps. En nous tous les hommes. En nous, l'animal, le végétal, le minéral...* »¹. Cette forme de création vingt-et-unième qu'est l'art dit « écologique » a encore pour elle sa volonté de communiquer, sinon de militer. L'artiste qui s'y adonne entend bien indiquer une direction et impulser, concernant notre rapport plus général aux écosystèmes terrestres aujourd'hui menacés de toutes parts, des comportements vertueux. Cette exposition veut en rendre compte.

¹ Aimé Césaire, Poésie et connaissance, Tropiques, n°12, janvier 1945, Jean-Michel Place, 1978, pp.157-170.

Commissariat : Nathalie Gonthier et Paul Ardenne

Paul Ardenne est écrivain, historien de l'art et l'auteur de l'ouvrage de référence *Un Art écologique. Création plasticienne et anthropocène* (Le Bord de l'Eau, 2018 ; rééd. augmentée 2019).

Nathalie Gonthier est responsable du pôle Arts visuels de la Cité des Arts La Réunion.

YASMINE ATTOUMANE

Née au Port (La Réunion) en 1981. Vit et travaille à La Réunion

Territoires précaires, Madagascar 2020

Série *Boanamary*, cinq photographies argentiques, 40 x40 cm.

Série *Betsiboka*, six photographies argentiques, 40 x40 cm.

Série *Majunga*, huit photographies numériques, 75x50 cm.

Photographe, vidéaste, performeuse, réalisatrice d'installations, Yasmine Attoumane travaille à La Réunion. Dès ses études à l'École supérieure d'art de La Réunion elle axe ses recherches plastiques sur le territoire de la Rivière des Galets au Port. Elle s'intéresse à la question de l'appartenance au territoire et à celle des frontières, physiques comme mentales. À travers des expérimentations *in situ* dans des sites naturels instables et fluctuants – le rivage ou le lit de la rivière, par exemple –, cette artiste sensible s'approprie les territoires, en pose les limites par divers marquages (traits, lignes, quadrillages) ou installations éphémères. Elle enregistre par l'image photographique ces territoires marqués par son action ou par les conséquences de celle de l'homme sur la nature.

En 2012, Yasmine Attoumane a réalisé l'installation murale La Rivière des Galets à ciel ouvert, un ensemble de portraits photographiques issus de rencontres et du retissage des liens avec les habitants de son village après une longue période d'absence due à ses études en France. Selon ses propres termes, Yasmine Attoumane axe son travail vers des thématiques comme les « Territoires précaires » de la zone Océan Indien ou encore l'empathie. Elle se veut une artiste-témoin, témoin de ce qui est, témoin de ce qui se modifie au sein des écosystèmes humains, naturels et politiques.

En 2020, elle retourne sur les pas de son enfance dans le nord ouest de Madagascar, à Majunga. Tout en poursuivant ses interrogations sur les diverses actions de l'homme pour s'approprier un territoire, elle tente de saisir par l'image les surgissements d'une nature omniprésente. C'est expérimenter le lieu qui l'intéresse. En observant, en enregistrant, elle pointe les marques des pouvoirs, des hégémonies et des résistances du quotidien dans un territoire au sein duquel son histoire personnelle s'inscrit.

Yasmine Attoumane est soutenue par l'École supérieure d'art de La Réunion dans le cadre de la convention de partenariat ESAR – Cité des Arts La Réunion et par la DAC Réunion (bourse de recherche et création)

1



2



1 • *Territoires précaires*, Madagascar 2020 - Série *Boanamary*, cinq photographies argentiques, 40 x40 cm.

2 • *Territoires précaires*, Madagascar 2020 - Série *Betsiboka*, six photographies argentiques, 40 x40 cm.

JANET BIGGS

Née en 1959 à Harrisburg, Pennsylvanie (États-Unis d'Amérique).
Vit et travaille à New York.

Point of No Return, 2013.

Vidéo format 16/9. Durée : 10 mn 16.

Courtesy de l'artiste et de la galerie Analix Forever, Genève-Paris.

Lauréate 2018 (section Arts) de la John Simon Guggenheim Foundation, Janet Biggs est une vidéaste new-yorkaise dont l'intérêt porte sur des situations hors norme. Cinéaste du réel, ses compositions sont à la fois des documentaires et des mises en perspective permettant au spectateur de saisir toute l'intensité problématique d'une situation choisie. Profondément humaniste, l'œuvre de Janet Biggs nous parle de nous : des êtres à la fois forts et fragiles soumis à des situations dont la dureté, l'urgence ou la complexité ébranlent nos limites, voire nous désarment.

Point of No Return : cette vidéo tournée, en Chine, non loin du désert de Gobi nous montre des marchands menant leurs chameaux le long de l'ancienne Route de la Soie. La condition de vie de ces nomades du bout du monde est plus que précaire, de même que leur avenir, tout tracé – la disparition. Les camions, la construction de nouvelles routes autre part, plus faciles d'utilisation, ne laissent aucune chance à cette navigation d'un autre temps. Un monde s'efface, avec ses exclus, les oubliés de la mondialisation. Quand dans le même temps, l'inevitable avancée des déserts anéantit toute promesse d'un renouveau.



THIERRY BOUTONNIER

Né en 1980 dans le grand Ouest français. Vit et travaille à Lyon.

Sugar Killer, 2017-2020.

Dans le cadre du projet *Selfood*.

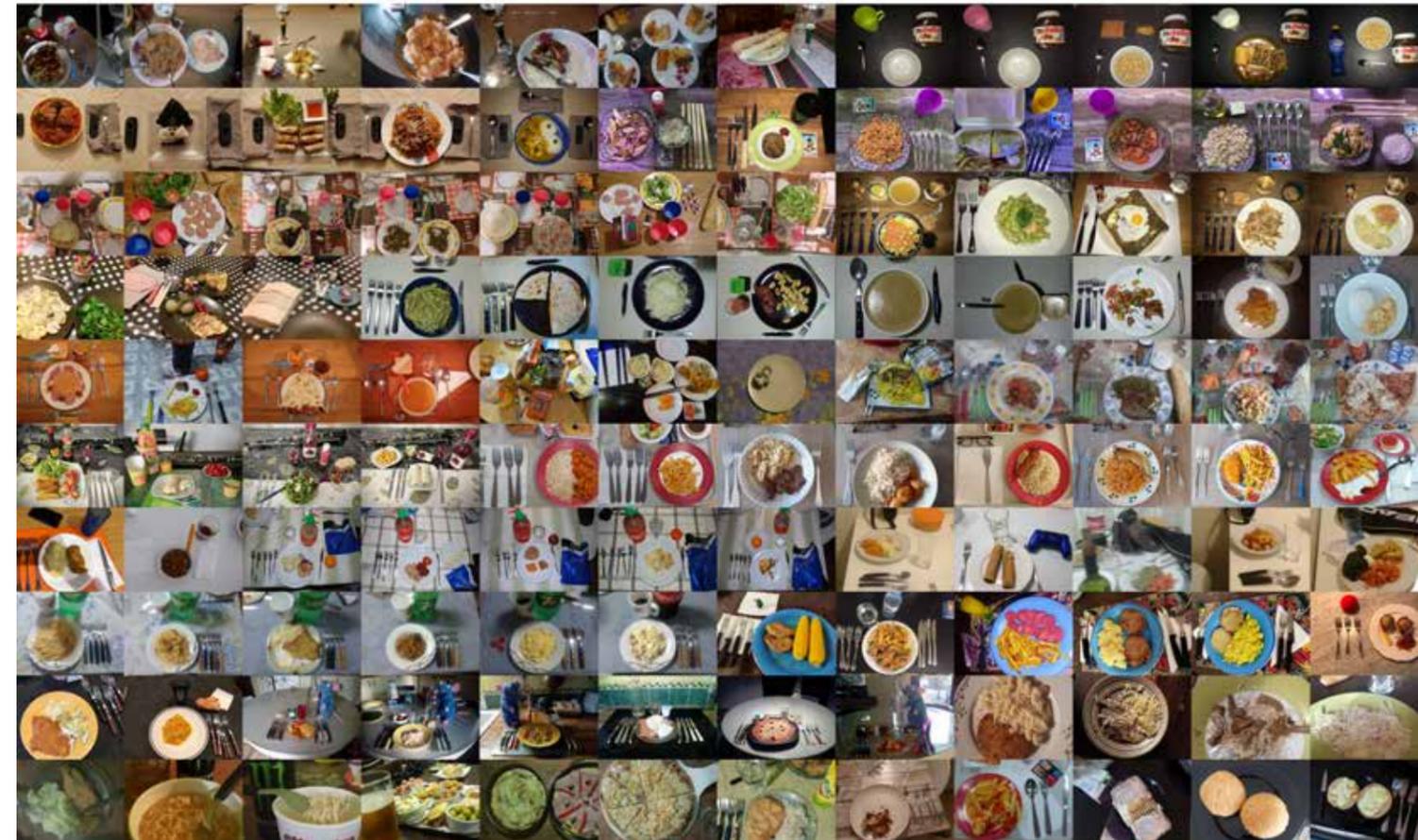
Réalisation de type recherche-action. Autoportraits alimentaires, cartographies, intervenants, photos, vidéos, enregistrements sonores, performance dans l'espace public.

En collaboration avec les chercheurs Julie Le Gall (ENS) Lyon, Laboratoire Environnement Ville Société), Olivier Hamant (INRA), Adrien Baysse-Lainé (Lyon 2 / INRA), les équipes du programme MARGUERITE et une quinzaine de collègues de la région lyonnaise, principalement à Vaulx-en-Velin.

Thierry Boutonnier (prix COAL 2010), ancien ouvrier agricole devenu un créateur, selon ses propres termes, « multitâches », est un représentant majeur de l'art « vert ». Le champ d'intérêt principal de ce spécialiste de la biodiversité est la question de la domestication – celles des animaux comme des végétaux – et, par voie de conséquence, la question des rapports affectifs ou dominants-dominés entre monde naturel et univers des humains.

Sugar Killer (« Tueur de sucre ») se présente comme un ensemble d'actions artistico-scientifico-pédagogiques réalisées au sein de plusieurs collèges de la région lyonnaise. Objectif : articuler les liens entre représentation et alimentation, pointer les mauvaises habitudes alimentaires, travailler à les corriger. Cette réalisation, qui engage des collaborations multiples au plus haut niveau scientifique, entend faire prendre conscience des problèmes alimentaires liés à la surconsommation du sucre à des collégiens. Ceux-ci, à partir de ce qu'ils mangent, réalisent notamment des *Selfoods*, (des selfies où sont représentés les aliments constituant leur repas, valant pour portrait de leur consommateur).

Les enjeux de l'alimentation, à l'échelle d'un territoire, rassemblent les habitants, les collectivités locales, les associations et les acteurs privés qui échangent, et construisent une culture, un comportement alimentaire qui devient non seulement une clé matérielle de leur impact sur le territoire mais aussi une façon d'agir symbolique et puissante. Le projet *Selfood* naît de l'idée que l'alimentation durable est liée à la conscience de la valeur des aliments.



THIERRY FONTAINE

Né en 1969 à Saint-Pierre (La Réunion). Vit et travaille à La Réunion.

Cri froid, 2002, photographie couleur, plâtre et tourbe, 90 x 90 cm

Trésor, 2009, photographie couleur, bouteilles en plastique – peinture, 120 x 90 cm

Paysages, 2007, photographie couleur, miroir et clous, 120 x 90 cm

Le butin bleu, 2015, photographie couleur, poissons – peinture, 120 x 90 cm

Bonnes étoiles, 2015, photographie couleur, fruits et peinture, 120 x 90 cm

Homo Aurifera, 2013, photographie couleur, squelette et peinture, 120 x 90 cm

Lumières, 2012, photographie couleur, ampoules, 140 x 120 cm

Diplômé de l'École supérieure des Arts décoratifs de Strasbourg en 1992, Thierry Fontaine a été pensionnaire de la Villa Médicis à Rome entre 1999 et 2000. Très tôt dans le développement de son travail il fait le choix de la photographie comme médium principal. Elle lui permet grâce à sa fonction documentaire d'enregistrer des réalités dont le sens peut être suspendu entre énigme et paradoxe. Par la force d'un cadrage et d'une composition, il expérimente le geste et l'action, la fabrication de l'objet et son rapport contextuel. L'image devient l'aboutissement d'une construction plastique.

Les scènes fabriquées au sein des images qu'il propose résultent la plupart du temps d'une improbable voire impossible combinaison entre des éléments hétérogènes. Il ne photographie jamais le réel immédiat, celui que le regard croise dans le quotidien. Cependant ce réel le nourrit et l'inspire. Il entraîne des visions et le fait rêver. Ses images deviennent alors des mises en scène de ses rêves éveillés. Elles sont des projections fictives construites dans une dimension imaginaire provoquée par la réalité.

Juridiquement le paysage désigne une partie de territoire telle qu'elle est perçue par les populations dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs interrelations. Thierry Fontaine interroge les limites de cette définition. Quand il questionne le territoire et pose la question de la relation entre l'intérieur et l'extérieur. Pour que naisse le paysage, il faut le définir comme le lieu de rencontre entre la nature et la culture, à la fois « expression de la diversité des cultures » et abri pour l'extrême richesse de la biodiversité. C'est cette définition ouverte et les liens entretenus avec des lectures croisées, géographique, philosophique, anthropologique ou encore artistique, sur la notion de paysage qui nourrissent ses réflexions sur le rôle et l'impact de l'homme dans son environnement naturel. L'acte artistique, de par sa redéfinition contemporaine, a une place légitime au sein de ces enjeux sociétaux. Il questionne ces enjeux actuels dans la perspective du courant d'une pensée « écosophique » amorcée par Félix Guattari dans les années 80. Il s'agit pour lui de s'attacher à une écologie globale, pratique et conceptuelle, afin de penser et modifier notre rapport à l'environnement.



1 • *Bonnes étoiles*, 2015, photographie couleur, fruits et peinture, 120 x 90 cm

2 • *Le butin bleu*, 2015, photographie couleur, poissons, peinture, 120 x 90 cm

CHRISTIANE GEOFFROY

Née en 1955 à Chambéry (France). Vit et travaille à Strasbourg et Montreuil, en région parisienne.

Regards blancs, vidéo, 7 mn 02 sec. 2020.

La vie de Callista, vidéo, 7 mn. 2020.

Courtesy de l'artiste.

L'œuvre de Christiane Geoffroy s'élabore depuis les années 1990 à partir de questions scientifiques et au travers de médiums variés tels que le dessin, la peinture, la photographie, la vidéo ou encore l'écriture. Les pôles d'intérêt de Christiane Geoffroy sont notamment le monde biologique, la génétique, le phénomène de la mutation et, à partir des années 2000, l'écologie. En atteste cette œuvre élémentaire et puissante qu'est «*Il y a 30 000 ans*», la sobre exposition, dans une ampoule de verre, d'une eau parfaitement transparente tirée des profondeurs d'un glacier. Troublante image de la pureté naturelle que celle-ci, si tant est qu'existe cette pureté, devenue un fantôme avec le néolithique et le début de la reconfiguration radicale de son propre environnement vital par l'être humain.

Les deux vidéos que l'artiste présente dans l'exposition «L'Anthropocène, et après?» témoignent chacune à leur façon d'une rupture relationnelle entre nous, humains, et le milieu naturel, qu'on l'appelle l'environnement ou, comme plus fréquemment aujourd'hui, le « vivant ». Callista, sur le mode du témoignage non commenté, nous montre une ourse sauvage jouant avec des déchets de la société industrielle : des objets devenus son environnement à lui, sans plus de rapport avec son milieu de vie ordinaire. Comme l'écrit l'artiste, « On dirait que Callista, ourse polaire, vit dans un monde post-catastrophique. La banquise a été remplacée par des nappes d'algues vertes, les phoques sont devenus des poissons morts, ses compagnons de jeu sont incarnés par des déchets : un pneu de camion et un bout de lance à incendie. Sa vie nous renvoie à la nôtre et nous interroge sur les limites de l'adaptation du vivant. »

Regards blancs, une vidéo plus troublante, consiste en la capture visuelle et nocturne, au moyen de webcams, d'animaux sauvages vivant dans des parcs de tourisme d'Afrique du Sud. Leur existence, soumise aux aléas du tourisme international, signale un statut aliéné. Leurs mouvements de fuite, en revanche, invitent à une rêverie sur la requalification des écosystèmes. Et si tous les rapports entre animaux et humains redevaient, simplement, normaux ?

1



2



1 • *Regards blancs*, vidéo, 7 mn 02 sec. 2020

2 • *La vie de Callista*, vidéo, 7 mn. 2020

JEAN-CLAUDE JOLET

Né en 1958 à Paris. Vit et travaille à La Réunion.

***Stayin' alive* (série des Contenants), 2019.**

Sculpture en bois lamellé collé . 150 x 120 x 100 cm.

***Sans titre* (valise), (série des Contenants), 2020.**

Moulage de valise en béton, échelle 1.

***Sans titre* (réservoir), (série des Contenants), 2020.**

Moulage de réservoir en béton plus abat-jour. 50 x 80 x 50 cm.

***Le cri* (série Agrisculpture), 2020.**

Sculpture vivante avec terreau, légumes, vitre, lampes fluorescentes. 145 x 180 x 20 cm.

Jean-Claude Jolet est sculpteur et réalisateur d'installations tridimensionnelles. Celles-ci se destinent diversement à l'espace clos des musées ou à l'espace public ou naturel. Chaque création de cet artiste réunionnais, également animateur depuis 2003 de la ferme pédagogique militante Lou' Cachet à la Rivière Saint-Louis, a vocation à interroger la condition humaine présente, les enjeux de société, la symbolique du pouvoir, l'état mental de nos sociétés.

Les différentes pièces sculptées que présente Jean-Claude Jolet dans l'exposition «L'Anthropocène, et après ?» ont un rapport direct avec la culture de l'anthropocène. Dans cette culture, la nôtre, il faut accepter le règne dystopique des déchets, et la contrainte du recyclage (*Sans titre* (réservoir)). Il faut aussi accepter de vivre avec le désordre environnemental, voire devoir émigrer (*Stayin' Alive*). Un espoir subsiste malgré tout, celui d'une renaissance anthropomorphique fondée sur l'alliance retrouvée entre l'homme et la nature. Tel est l'esprit du projet *Agrisculpture*, qui s'inscrit dans cet axe de renaissance symbolique. Jean-Claude Jolet, sur un treillis de grillage, délimite les lignes sommaires d'une figure humaine (ici, celle du Cri, inspirée du fameux tableau du peintre Edvard Munch) au moyen de plants de chouchous (*Sechium edule*) semés dans un terreau plaqué contre le châssis. Ces légumes familiers poussent le temps que dure l'exposition, ils dirigent bientôt leurs racines vers une vitre fermant un des côtés du châssis. Progressivement, à mesure de sa croissance, la forme végétale se dessine le long de cette vitre tout en créant une figure, tout en se faisant figure.

Cette citation végétale de l'humain joue habilement d'un renversement, d'esprit anti-OGM. Ce n'est plus l'homme exploitateur de la nature qui s'exprime mais un artiste conscient des problèmes écologiques actuels qui met en scène une humanité sauvée par les plantes. Le symbolisme, ici, est aussi élémentaire qu'il est fort : nous ne survivrons pas dans un univers dévégétalisé.



1 • *Stayin' alive* (série des *Contenants*), 2019. Sculpture en bois lamellé collé. 150 x 120 x 100 cm.

2 • *Sans titre* (*réservoir*), (série des *Contenants*), 2020. Moulage de réservoir en béton plus abat-jour. 50 x 80 x 50 cm.

ALI KAZMA

Né en 1971 à Istanbul, Turquie. Vit et travaille à Istanbul et Paris.

Safe, 2015.
Vidéo, 4 mn.

Ali Kazma (prix Nam June Paik 2010) est un vidéaste du réel. Son travail plastique, d'une grande rigueur, consiste à filmer tout ce à travers quoi se constitue la vie réelle, notamment les sites et l'univers de la production et du travail. Son style est toujours le même : pas d'interviews, juste des images, un montage très travaillé, le recours au plan fixe. La bonne compréhension des images implique que le spectateur ne soit pas livré au « spectacle », à l'esthétisation outrancière.

Dans *Safe* (2016), brève vidéo silencieuse, l'objectif de la caméra d'Ali Kazma fait le tour précis du Global Seed Vault, un blockhaus installé au cœur de la nature sauvage d'une île norvégienne de l'Arctique, au Spitzberg. Ce lieu claquemuré, perdu dans un paysage de neige, sert de conservatoire à près de cent mille graines collectées avec patience. «*Safe*» décrit le Svalbard Global Seed Vault, qui est un entrepôt sécurisé situé au flanc d'une zone montagneuse d'une île de l'archipel de Svalbard, à mi-chemin entre la Norvège et le Pôle nord, précise l'artiste. Celui-ci sert de conservatoire ultime à la plupart des plants alimentaires vulnérables en cas de catastrophes naturelles, de guerre ou de désastres évitables liés à un management défaillant ou au manque d'approvisionnement. En d'autres termes, le dernier rempart humain en cas de famine ou d'effondrement massif de la biodiversité végétale.

Ali Kazma, dans *Safe*, ne nous assomme pas d'effets grandiloquents ou de propos menaçants. Avec un sens volontaire de l'épure, le vidéaste turc se contente de suggérer où nous en sommes, nous autres humains, tandis que l'acquis naturel se délite à haute fréquence, au risque de nous laisser bientôt sans héritage écologique ou juste avec les restes. Une telle œuvre est caractéristique de l'art à l'ère de l'anthropocène : elle montre, témoigne, exprime un fiasco, avance enfin qu'une réponse est possible. Œuvre propagandiste ? Pas même, à dire vrai. La question de s'engager ou non pour le combat écologique est dépassée. Ce combat doit être mené au quotidien par nous humains aujourd'hui menacés, sous peine de mort prévisible.



LUCY + JORGE ORTA (STUDIO ORTA)

Lucy : née en 1966 à Sutton Coldfield (Royaume-Uni) ; Jorge : né en 1953 à Rosario (Argentine).
Vivent et travaillent à Paris.

Symphony for Absent Wildlife, 2020.

Symphonie de chants d'oiseaux pour orchestre de dix-neuf animaux.

Vidéo. Durée : 16 mn 19 sec. Studio Orta production (montage de quatre performances filmées à Londres, Calgary, Banff, Milan). Co-production Espace Fondation EDF, Paris.

Lucy et Jorge Orta fondent leur travail sur les questions de société les plus aiguës : la migration, la pauvreté, les droits de l'homme ou encore l'écologie. Leurs créations, connectées au réel, sont contextuelles et constituent une réponse à la fois critique, esthétique et politique à des situations humaines problématiques, dans cette optique, humaniser, apaiser la relation que nous entretenons avec le monde. Parmi les projets « verts » du Studio Orta, on relèvera Amazonia (2008-2012), engagement en faveur de l'éco-responsabilité, ou encore Drink water ! (2005-2012), un ensemble d'objets conçus spécifiquement servant à la collecte ou à la purification de l'eau douce, une matière première au centre de multiples tensions géopolitiques.

Symphonie for Absent Wildlife « Symphonie pour une Vie Sauvage absente », est une véritable ode à la vie sauvage. À plusieurs reprises, les artistes ont organisé pour le public un concert où des choristes coiffés de masques d'animaux donnent à écouter le chant d'espèces animales disparues ou menacées (première présentation à Calgary en 2014). Cette exposition réunionnaise donne aux artistes l'occasion d'une nouvelle présentation (la quatrième) de cette singulière Symphony, cette fois sous la forme d'une installation audio-vidéo. Cette version combine les images de quatre performances filmées à Londres, Calgary, Banff et Milan.

Moins d'esthétique et plus d'éthique ? Non, de l'esthétique et de l'éthique à parts égales. La poésie des Orta est un sport de combat transitionnel, elle milite pour l'échange et attend du public une évolution de ses comportements.



LAURENT TIXADOR

Né en 1965 à Colmar (France). Vit et travaille à Nantes.

Multiprise, 2017.

Vidéo, 12 mn 02 sec. Production Finis Terrae.

Courtesy de l'artiste.

Lauréat du Prix COAL Art et Environnement 2013, Laurent Tixador s'est fait connaître par ses actions toutes plus stupéfiantes les unes que les autres (jusqu'en 2010, avec Abraham Poincheval) : traverser un large fragment de la France en ligne droite, rester vingt jours sous terre en creusant un tunnel au rythme d'un mètre par jour et en le rebouchant derrière lui, multiplier les expériences de vie sauvage ou de type paléolithique... Ces performances, à la limite du loufoque, exigent une préparation physique, intellectuelle et technique incomparable. Apparences trompeuses. Laurent Tixador est un artiste sérieux : il œuvre à définir les limites de l'humain dans sa relation aux milieux extrêmes en les éprouvant directement. L'art peut être un exercice et il l'est quand il se fait, pour l'artiste, le vecteur d'une connaissance profonde de ses pouvoirs humains, au chapitre notamment de la résistance.

Laurent Tixador parangon de l'artiste survivaliste, de cet individu de type *Prepper* avisé se préparant à pouvoir affronter la fin du monde et le *collapse* ? Ce pourrait bien être le cas, à voir plusieurs de ses travaux récents, dont le projet *Multiprise* présenté dans l'exposition «L'Anthropocène, et après ?». Comment faire de l'électricité avec des rebuts, des déchets ? On commence par collecter, avec patience, tout ce qui est nécessaire à un tel objectif. Au besoin, on les collecte même, ces rebuts, ces déchets, dans les lieux les plus inattendus, l'île d'Ouessant par exemple, espace réputé sauvage mais que les trouvailles de Laurent Tixador viennent révéler pollué de toutes parts par des décennies d'occupation humaine. L'art comme une forme de Système D, de *Do it yourself*, au prorata des besoins de l'homme ? Oui, plus une relation intense aux milieux et à leur offre aujourd'hui dégradée.

